

---

Rémi Bordes

## **Philippe Ramirez, *De la disparition des chefs. Une anthropologie politique népalaise***

Paris, CNRS Éditions, 2000, 370 p. (bibliogr.,  
glossaire, cartes, illustr., index)

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Rémi Bordes, « Philippe Ramirez, *De la disparition des chefs. Une anthropologie politique népalaise* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 120 | octobre - décembre 2002, document 120.34, mis en ligne le 24 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/645>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/645>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

et néo-sécularisme », un « épilogue ouvert et provisoire » en envisageant des débats indiens actuels sur le thème de l'identité. Revenant d'abord sur l'essentialisme du nationalisme hindou, il note que tout en défendant en principe une vision de l'Inde comme 'État-civilisation' où chacun pourrait s'épanouir librement, celui-ci pratique en fait l'exclusive et l'intolérance. Il s'oppose en cela à l'école nehruvienne dont les idées sont à la base de la Constitution indienne et pour qui le 'sécularisme' assure, dans une nation démocratique, la diversité des identités et leur coexistence pacifique. Mais le modèle nehruvien, ou marxiste aussi bien que nationaliste, fait l'objet aujourd'hui d'une vive et fondamentale critique de la part notamment d'anthropologues tels que T.N. Madan ou Ashis Nandy, qui voient dans l'État-nation et ses violences comme dans la philosophie des Lumières (dont héritait Nehru) aussi bien des causes de conflits que l'imposition sur l'Inde de ce qui n'est en réalité, selon eux, qu'un provincialisme européen à prétention universelle. Refusant l'hégémonie intellectuelle occidentale héritée de l'époque coloniale, l'Inde devrait, pensent-ils, trouver une solution dans les façons de vivre traditionnelles qui ont au cours des siècles développé des principes internes de tolérance. Sans doute est-il plus facile d'imaginer une société harmonieuse que de la réaliser dans les faits. Mais l'examen de conscience en cours en Inde en ce moment paraît riche d'espoirs – peut-être pas tout à fait irréalisables, malgré l'inquiétante situation actuelle. De tout cela, des faits et des recherches, ce volume donne un tableau et une analyse d'une grande richesse.

André Padoux.

120.34

RAMIREZ (Philippe).

**De la disparition des chefs. Une anthropologie politique népalaise.** Paris, CNRS Éditions, 2000, 370 p. (bibliogr., glossaire, cartes, illustr., index).

Alors que l'anthropologie de l'aire culturelle himalayenne est classiquement construite, si ce n'est autour du phénomène rituel, tout du moins autour du religieux en tant qu'il détermine la morphologie sociale et les fabrications culturelles, P.R se propose d'ouvrir un « front pionnier » (p. 15) dans la discipline en choisissant de s'interroger sur la nature, la prégnance et l'étendue du lien politique dans la société indo-népalaise – sans pour autant prétendre invalider ou rejeter les acquis de ses prédécesseurs. Cela ne relève bien évidemment pas d'un parti pris qui aurait préexisté à la recherche : comme l'auteur l'explique en introduction, il

était initialement, comme tout bon ethnologue, seulement en quête d'un « point de mire qui [lui] permette d'aborder la société indo-népalaise selon une approche globale » (p. 19).

Ce travail s'appuie sur trois ans d'enquête ethnographique réalisée entre 1986 et 1989 dans ce qui fut la capitale du petit royaume d'Argha, aujourd'hui située dans le district du même nom, au centre-ouest des piémonts himalayens népalais. Peuplé majoritairement d'indo-népalais, société de castes, de langue népalie et de religion hindoue, l'ancien royaume, autrefois membre de la « confédération des vingt-quatre royaumes » du Népal central, se trouve en plein cœur du berceau historique et culturel du Népal contemporain. À ce titre, si l'on admet qu'une myriade de variations régionales ne suffit pas à effacer des traits structuraux, son exemple peut être considéré comme assez représentatif.

L'A. dégage synthétiquement du champ de l'anthropologie politique quelques concepts pertinents afin que le lecteur puisse garder une vue d'ensemble de la diversité des faits qui lui seront exposés par la suite : le pouvoir comme *relation* et non comme attribut, la question de son assise territoriale (« une relation peut être dite politique lorsqu'elle concerne l'exercice de l'autorité dans un cadre territorial donné. ») (p. 18)

Après les mises au point d'usage sur la délimitation spatiale et culturelle de l'étude, durant laquelle le lecteur fait connaissance avec le tissu social de la localité d'Argha, constitué de hameaux éclatés, le chapitre II est consacré à l'histoire. Quelques récits de fondation, fournis par les traditions orales des castes sacerdotales et de la caste des « musiciens célestes », nous montrent en particulier les fonctions civilisatrices du roi, émigré du Sud ou de l'Ouest avec ses populations et placé sous la tutelle de la Déesse. En élargissant l'analyse à tout le bassin de la rivière Gandaki, les documents écrits permettent d'établir la chronologie des royaumes successifs et de dessiner prudemment certains contours de leur organisation territoriale (économie, fiscalité). L'annexion des petits royaumes au Népal unifié voit ensuite l'apparition d'un découpage administratif et judiciaire qui continua de se perpétuer jusque dans un passé très récent ; une vie intellectuelle dynamique se développe.

Éclairés par ces éléments, nous pouvons nous plonger dans le descriptif du grand rituel annuel reconduisant l'investiture divine du pouvoir royal, *Dasain*, célébré sous des modalités diverses dans tout le royaume. Nous suivons

jour par jour le déroulement du culte, domestique et solennel, avec son 'livret' mythologique ; le neuvième jour, des buffles-démons sont sacrifiés par l'épée du Thakuri royal lui-même, sous l'égide de la Déesse. Suit la journée de *Dashami* qui voit l'ordre réaffirmé sous toutes ses espèces. On comprend que l'enjeu symbolique du sacrifice n'est pas seulement de profiter au royal bénéficiaire vers qui il converge, mais, par l'intermédiaire de celui-ci, de profiter à la communauté dans son entier et de contribuer à la régénération du cosmos. Non content du descriptif et du discours qu'il véhicule, l'A. nous introduit aussi à la dynamique politique qui travaille en sous-main le culte. Des lignages concurrents de prêtres officiants s'évincent à coup de donations généreuses ; des lignages dominés s'émancipent de ces groupes sacerdotaux en créant leurs propres sanctuaires. On constate au passage que la logique lignagère est toujours un facteur de structuration politique plus prégnant que la localité – fait marquant de cette région, quand on sait que c'est souvent l'inverse ailleurs dans le piémont himalayen.

Un volumineux quatrième chapitre se consacre donc aux questions de parenté, qui revêtent une importance particulière pour comprendre les relations interpersonnelles d'autorité dans ce système patrilinéaire, le plus souvent patrilocal et patrifocal. Il s'agit d'abord de distinguer entre différents niveaux de filiation qui englobent l'individu. Si la maisonnée est une unité assez stable, le lignage (*kul*, ou groupe de maisonnées directement apparentées) est régulièrement travaillé par des segmentations dues aux rivalités entre frères : comme nous l'avons vu lors du culte annuel de la Déesse royale, la non-participation au culte de la divinité lignagère est l'expression irréversible des ruptures. Plus vagues, le *thar* (patronyme) et le *gotra* (groupe d'affiliation aux Sages mythiques) n'en signalent pas moins des appartenances ayant leur validité dans certaines situations, pour le choix des conjoints par exemple. L'A. analyse comment, dans le rituel funéraire, se dessine d'un même geste la délimitation généalogique d'un groupe et la solidarité entre ses membres, *via* les ancêtres. Une étude minutieuse des termes de parenté et du type de salutations échangées lors de la fête de *Dasain* entre membres de la famille permet enfin à l'A. d'affiner ses données et de parvenir à un faisceau de conclusions qui font certainement de cette partie de son étude une des synthèses ethnographiques les plus complètes à ce jour dans le domaine de la parenté indo-népalaise. Il recontextualise ensuite ces données pour ex-

aminer l'implantation territoriale et diachronique des groupes d'affiliation à Argha.

Le cinquième chapitre consacré aux questions économiques, traite notamment des formes et modalités de la dette : on y apprend que, là comme ailleurs, « la relation de débiteur à créancier appartient manifestement à une catégorie plus étendue de relations tant économiques que sociales et politiques, comprenant entre autres des rapports de propriétaire à tenancier et de souverain à sujet. » (p. 241).

Le sixième chapitre contient une des thèses centrales de l'A. : la *relation de clientèle* est dans cette société un élément prégnant et structurant, indispensable pour penser le lien politique – même si elle ne fait pas partie des catégories locales. Le *patron* est un homme riche et influent, vers qui convergent des *clients* courtisant son aide et sa protection moyennant services rendus – les liens sont de personne à personne, et le réseau des clients d'un patron donné ne forme pas un groupe défini et structuré. L'A. dresse le portrait du patron, de son opulence, ses vertus, ses appuis ; pour nourrir ceux-ci, on le voit pratiquer, entre autres, des stratégies matrimoniales, lui-même client d'un réseau de patrons d'envergure régionale ou nationale. Il est en quelque sorte le chaînon manquant entre le lignage traditionnel et l'État bureaucratique : « Avec la professionnalisation des institutions étatiques et la progression de l'intégration nationale, le patron devient l'indispensable intermédiaire entre la société paysanne et la superstructure politico-économique, rôle qui lui est rendu possible par sa capacité à évoluer dans ces deux mondes. » (p. 267). Mais 'tout fout le camp' : paradoxalement, ce sont ces patrons qu'on entend déplorer, avec la corruption, la « disparition des anciens chefs » dont, selon P.R., ils ne sont cependant que des versions modernes.

On peut regretter que ce thème de la décadence ne soit pas l'objet d'une analyse plus poussée. Puisque c'est manifestement un sujet qui fait s'exprimer les acteurs, puisque ce jugement est en interaction avec un passé révolu dont la mémoire est vive et un présent qui semble venir le bouleverser, pourquoi ne pas tenter de démêler plus avant les fils du changement social ? Le titre même de l'ouvrage pourrait laisser espérer une approche plus fouillée de ces questions.

Enfin, dans un dernier chapitre consacré à « l'arène politique locale », l'A. ébauche une histoire récente de la répartition du pouvoir dans les différentes factions politiques et dresse un rapide portrait des principaux leaders et lignages de leaders qui s'affrontent – rappelons

que les données traitées datent de 1986-1989, pendant les toutes dernières années du 'régime des Pancayat', à parti unique. Autour des deux principaux partis politiques clandestins (devenus par la suite les partis de gouvernement et d'opposition) s'organisent deux factions rivales dont les conflits ne sont pas déterminés par des divergences idéologiques, mais simplement par des appartenances de type clientéliste sur lesquelles se greffe un discours visant à diaboliser l'adversaire et à en faire l'ennemi du 'développement', suprême étalon électoral.

P.R., dans un style fluide, vif et agréable, dépouillant une masse éclectique de données allant de l'alliance matrimoniale aux scrutins électoraux, des traditions orales à la chronologie des conflits lignagers, du rituel au discours direct des acteurs, nous aura donc montré que la perspective politique est une porte d'entrée donnant accès à la cohérence de la culture d'une manière tout aussi achevée que l'étude du religieux. Dans la tourmente guerrière que connaît actuellement le Népal, qu'il peut grandement contribuer à éclairer avec son approche novatrice, ce n'est pas le moindre de ses mérites.

Au-delà de cet intérêt conjoncturel, il possède toutes les qualités – rigueur, ambition, érudition, innovation – d'un ouvrage de référence appelé à faire date dans son domaine. À quand une traduction en anglais ?

Rémi Bordes.

120.35 RAKOTOMALALA (Malanjaona),  
BLANCHY (Sophie),  
RAISON-JOURDE (Françoise).

**Madagascar : les ancêtres au quotidien, usages sociaux du religieux sur les Hautes-Terres Malgaches.** Paris, L'Harmattan, 2001, 530 p. (bibliogr., index, glossaire, cartes, illustr.).

Nous trouvons ici l'expression d'une recherche menée, par épisodes, depuis plus de vingt ans, par deux anthropologues et une historienne chevronnés concernant la persistance et le renouveau des cultes traditionnels dans la région de Tananarive, sur les Hautes-Terres de Madagascar.

De l'histoire, la mise en perspective des observations actuelles dans le déroulement des événements repérés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, et de l'anthropologie, des enquêtes précises sur le terrain comme le souci de ne pas conceptualiser trop vite les observations.

Portant sur une région très fortement marquée par le christianisme depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle – un sondage récent (*Madio*, 1998)

indiquait que 97 % des habitants de la capitale se déclarent chrétiens –, et directement en prise avec les événements politiques nationaux, l'étude montre la permanence du recours aux *doany*, lieux où l'on invoque les ancêtres royaux merina mais aussi d'autres peuples de l'Île (sakalava, ...), à Tananarive et dans les environs. Ces cultes traditionnels sont accompagnés de phénomènes de possession dans un cercle de personnes dévouées aux ancêtres, et de pratiques de guérison qui attirent une foule de pèlerins. La recherche historique permet de mettre en phase le renouveau de ces cultes avec les crises connues par la société malgache lors de la colonisation, des événements de 1947, de l'accession à l'indépendance, ou encore de mai 1972.

Les stratégies des divers groupes statutaires de la société merina sont différenciées. Les nobles (*andriana*) descendants affirmés des ancêtres invoqués cherchent à privatiser certains *doany* pour préserver leur identité séparée. Les *mainity* (anciens serviteurs des rois, gardiens des traditions royales et souvent aussi des *doany* eux-mêmes), au contraire, veulent garder à ces lieux une ouverture à tous, récupérant ainsi par le service « social » qu'ils assurent, un statut qu'ils n'ont pas dans la vie quotidienne où ils constituent un groupe subalterne.

Mais d'autres stratégies viennent se croiser à ces relations entre groupes statutaires opposés : les relations avec les Églises et les relations avec l'appareil politique.

Les Églises se sont montrées en général très critiques envers la religion traditionnelle malgache. Alors que les recherches des catholiques depuis trente ans sur l'inculturation ont permis d'aboutir à une position plus souple ou que les aspirations récentes des élites merina le plus souvent liées au protestantisme les ont amenées à retrouver le lien avec leur origine ancestrale, les mouvements du Réveil restent farouchement opposés à tout ce qui apparaîtrait un retour au « paganisme ». Ce qui n'empêche pas de nombreux chrétiens de rendre visite aux *doany* lorsqu'ils ont un problème de santé, de travail ou de famille, ou même pour certains d'être possédés par un ancêtre royal et de jouer le rôle de tradi-praticien. Cela n'empêche pas non plus l'utilisation de signes chrétiens, comme la Bible ou la Vierge Marie, dans les cultes traditionnels.

Du côté politique, au temps de la royauté comme à celui de la colonisation française et laïque ou encore à l'époque des républiques malgaches, les tenants du pouvoir ont fait jouer les systèmes religieux les uns contre les autres, privilégiant le pôle traditionnel ou, au con-